

L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s. 6a. PAR ANNEE.

"Le trone chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

PAR ANNEE. 12s. 6a.

BUREAU DE REDACTION, }
Rue Ste. Famille, No. 14. }

Québec, MERCREDI, 20 Décembre. 1848.

BUREAU DE REDACTION. }
Rue Ste. Famille, No. 14. }

JOURNAL LITTÉRAIRE.

La hachette.

[Suite.]

II.

Beauvais possédait une assez forte enceinte; mais, du côté où venaient les Bourguignons était un grand faubourg dont l'Eglise et les maisons se joignaient à la porte de la ville, appelée de Limaçon. Le faubourg avait été pris et la porte largement trouée à coups de coulevrines: de sorte qu'assiégés et assiégés combattaient presque corps à corps. Déjà même les Bourguignons paraissaient près d'entrer dans la ville, lorsque Jeanne arriva avec son renfort de femmes. Elles se répandirent sur les murailles; les unes, s'occupant des armes qui gisaient à terre, se battirent avec une intrépidité virile; les autres, moins déterminées, mais non moins utiles, apportèrent des traits, de la poudre et des munitions; celles-ci roulèrent de grosses pierres sur les assaillants, celles-là versèrent l'eau chaude, la graisse fondue et l'huile bouillante. Jeanne les encourageait toutes de la voix et de l'exemple, déployant un sang-froid et une valeur admirables sous les flèches et les balles de fer. Lucie, qui, avec la mobilité naturelle de son esprit et de son cœur, avait profité de ce tumulte de la place de Beauvais pour abandonner maître Pilon et suivre bravement la cohorte féminine, combattait aux côtés de Jeanne.

—Je me sens forte près de vous, Jeanne! dit-elle.—Chère demoiselle, répondait Jeanne, j'admire votre résolution et votre courage!

—Je cherche à vous imiter un peu, dit Lucie avec une grâce adorable.

Jeanne ne répliqua pas. Elle venait d'apercevoir un Bourguignon qui plantait sa bannière dans un coin abandonné de la brèche. Un homme s'était précipité comme un éclair pour lui enlever ce trophée, mais une flèche, en le frappant à la jambe, l'avait renversé, et déjà le Bourguignon le menaçait de son épée. Chevaliers et soldats avaient volé à son secours; mais Jeanne, ayant atteint d'un seul bond l'assaillant, para avec sa hachette le coup qu'il portait, lui arracha sa bannière et le jeta dans les fossés. Aussitôt elle tendait la main à l'homme qu'elle venait de sauver et reconnaît le gouverneur lui-même, le sire de Balagny, qui s'était laissé entraîner à un élan de courage irrésistible.

—Qui êtes-vous, mon enfant? lui demanda-t-il.

—Jeanne Laine, Monsieur.—Tête

de Beauvais et je ne puis ni ne veux reculer d'un pas.

—Cruelle, voulez-vous donc me faire mourir d'effroi.—Je veux maintenant combattre près de vous, vous me protégerez, vous me défendrez.

—C'est cela, Martial, exclama vivement Lucie en se présentant à eux. Vous nous protégerez, vous nous défendrez. Jeanne d'abord, reprit-elle avec un sourire charmant, et moi ensuite, si vous y pensez.—Vous ici, Lucie? fit Martial stupéfait.

—Moi-même, répondit-elle fièrement en agitant une courte épée. Jeanne a donné l'exemple de la bravoure, et je l'ai suivi.—Mais comment vous connaissez-vous? demanda Martial de plus en plus étonné.

—En effet, dit Jeanne en hochant doucement la tête, cela doit vous surprendre, car vous ne m'avez pas encore parlé de Lucie.

—Par sollicitude, par délicatesse, répondit Martial.

—Je vous comprends, ami! reprit Jeanne. C'est le hasard qui m'a fait connaître Lucie aujourd'hui même. Il y a là toute une histoire....

—Que nous vous dirons plus tard, interrompit gaiement Lucie, car il pleut des flèches et des balles ici, et le lieu n'est guère propice aux narrations.

Martial insista encore pour que l'une et l'autre quittassent les remparts, mais tout fut inutile. Jeanne s'élança bientôt vers un point menacé, et s'écria, en agitant son étendard bourguignon:

—Qui m'aime me suive!—Moi! dit Lucie en volant sur ses pas. Et Martial courut leur faire un bouclier de son corps.

On se battait toujours avec acharnement à la porte du Limaçon. Le sire de Balagny, quoique blessé, était là qui encourageait les siens, Charles-le-Téméraire en personnes s'était jeté dans la mêlée. Sa grand taille herculéenne, sa tête fauve et terrible dominaient la bataille; son bras, armé d'un casse-tête, se levait et retombait sans trêve, écrasant un homme sous chaque coup. Mais, comme les têtes de l'hydre de Lerne, celles des assiégés renaissaient avec une infatigable ardeur, et le duc, transporté de rage, proférait d'effroyables serments de mettre Beauvais à feu et à sang. Il avait prouvé récemment à Nesle qu'il était homme à tenir cette horrible parole. Tout en jurant de la sorte, il redoublait de vigueur et gagnait du terrain. On lui disputait bien encore le passage avec une admirable ténacité, mais cette ténacité était pleine de ce désespoir qui présage une prochaine défaite.

—Il n'y a peut-être qu'un moyen de sauver en ce moment la ville, c'est de mettre le feu à la porte du Limaçon; les Bourguignons seront forcés de reculer devant l'incendie.—Admirable ressource! s'écria Martial. Cette idée est peut-être notre salut.—Alors, dit Lucie avec joie, ne perdons pas un instant pour la mettre à exécution. Ah! Jeanne, reprit-elle avec enthousiasme, vous n'avez pas seulement du courage, vous avez du génie!

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que des fascines enflammées tombèrent sur la tête des assaillants et les contraignirent à se rejeter en arrière. Le feu prit à la porte et à la herse, et tout fut bientôt enflammé sous le portail. Il eut fallu traverser une fournaise pour entrer dans la ville. Le duc écuma de fureur, entraîné qu'il était d'attendre que la porte fût consumée et livrait passage. Mais les assiégés prirent soin d'entretenir le feu avec du bois que les habitants arrachaient aux maisons voisines et apportaient à la hâte. Il y avait là une merveilleuse et indescriptible émigration.

Vers huit heures du soir, lorsqu'après onze heures de combat, Charles-le-Téméraire voulut revenir à l'assaut, il s'aperçut que les dispositions des assiégés étaient prises, et que la résistance, appuyée de quelques renforts qui avaient pénétré dans la ville, allait être aussi opiniâtre que jamais. Il résolut alors d'établir un siège en règle avec de la grosse artillerie, ce qui avait été d'abord négligé, dans la présomption d'un facile succès. Il y employa vingt-quatre jours: il fit des efforts inouïs, il y mit de l'acharnement, de la rage... et il échoua. Le 27 juillet, par une belle nuit, et sans trompettes, comme dit un grave historien, l'armée de Bourgogne, qui déjà commençait à manquer de vivres, reprit sa route vers la Normandie, brûlant et saccageant tout sur son passage.

Beauvais, miraculeusement délivré, se livra à une allégresse éclatante. On se promenait processionnellement dans la ville, avec la châsse de sainte Angadrene, patronne de la cité, à laquelle on ne manqua pas d'attribuer cette délivrance; on criait: *Vive Jeanne Laine!* en la proclamant l'héroïne du siège; on chantait, on dansait, et surtout on mangeait avec l'appétit que donne la joie qui prend sa source dans le sentiment du devoir accompli. Les tables se dressèrent pendant plusieurs jours dans Beauvais.

[A continuer.]

L'AMI DE LA RELIGION

ET

à éclatée le lendemain. Le 15, l'arrivée inattendue des carabiniers, la revue faite de ce corps par le ministre de l'intérieur, le bruit que les troupes allaient occuper les avenues de la chambre des députés et des universités avaient produit dans Rome une excitation inaccoutumée. La garde civique se rassembla dans ses quartiers et députa ses colonels pour protester contre l'attitude menaçante prise par le gouvernement contre les citoyens, lorsque rien ne pouvait autoriser ni justifier cette démarche de l'autorité. Dans les clubs et les cafés, les brailleurs politiques déclamaient longuement et violemment contre les mesures prises par le gouvernement; des imprimés étaient distribués, engageant la garde civique à paraître en uniforme le lendemain pour maintenir la paix publique que rien pourtant ne semblait menacer. Malheureusement un article de la *Gazette Officielle* contenant une violente attaque contre les députés, accrût l'excitation du peuple. La garde civique parut en uniforme et sans armes. Des groupes se formèrent vis-à-vis le palais et sur les places publiques voisines; leur attitude était parfaitement pacifique quoique sérieuse et sombre.

L'heure des séances de la chambre était venue, lorsque le comte Rossi arriva et quitta son carrosse, fut sillonné par la foule rassemblée dans ce but. Le comte, d'instinct, ayant témoigné son mépris pour cette manifestation de la canaille, un homme sorti de la foule frappa mortellement le comte d'un coup de poignard et s'échappa sans qu'on put le reconnaître. Pendant que Rossi expirait dans une chambre voisine, les députés étaient à leurs places, et la chambre n'étant pas en nombre, fut ajournée.

Après la mort de Rossi, il se fit une pause soulaine; néanmoins dans la soirée des groupes de soldats et de citoyens parcoururent les rues avec des torches en chantant en cœur: *Bene est la via qui a tué le tyran* (Rossi.)

Pendant la nuit, les chefs de la populace furent sur le qui vive et se préparèrent à une démonstration pour le jour suivant. Le 16 au matin, à 10 heures et demie, un attroupement commença à se former sur la place *del Popolo* (du peuple), et des symptômes d'un caractère menaçant furent visibles pour tout œil habitué au caractère romain. La garde civique et les troupes de ligne se mêlèrent avec le peuple et les carabiniers dont pour la première fois l'uniforme fraternisait avec la populace. De la terrasse de la Colline Pincienne, on pouvait compter 20,000 Romains formés en groupes menaçants et la plupart armés. On faisait circuler des imprimés contenant les demandes suivantes: 1o La promulgation et l'adoption de la nationalité italienne; 2o La convocation d'une assemblée constituante et la réalisation du pacte fédéral; 3o la mise à effet du vote de la chambre pour la guerre de l'indépendance; 4o l'adoption en entier du programme de Mazzini, du 5 juin; 5o pour ministres, les personnes qui jouissent de la confiance publique, savoir; Mamiani, Sterbini, Cambello, Saliceti, Funconi, Lunati, Sereni et Galletti. Comme on le voit, ces chefs radicaux de Rome sont tout aussi modestes

Galletti, l'ex-ministre de la police, parut sur le balcon et annonça au peuple que le pape refusait positivement d'accéder à sa demande, et qu'il ne voulait pas se soumettre à recevoir l'ordre de sa part.

A deux heures, la position du souverain pontife commença à devenir critique. Toutes les avenues du palais Quirinal furent bloquées par la populace et le château ne se trouva avoir pour sa défense que le petit détachement ordinaire des gardes suisses.

On pouvait compter sur le courage et la fidélité des Suisses, et s'ils eussent été un peu plus nombreux, ils auraient chassé devant eux cette lâche canaille romaine, et auraient ouvert un chemin au pape au milieu de la foule, et l'aurait conduit à Sobriaco dans les Appennins. Une des sentinelles avancées ayant été prise et désarmée par la populace, la garde Suisse se replia aussitôt dans l'intérieur, ferma et barricada les portes et se tint prête à faire feu sur la masse immense qui entourait le palais.

Le 16 était jeté. Des hommes avec des échelles pour escalader les murs arrivaient; des feux et des charettes étaient mis en ligne pour protéger contre le feu du palais. Le cri de: *aux armes* fut poussé; la mousqueterie commença à se faire entendre dans toutes les directions contre le palais; des fagots étaient mis en pile contre une des portes lorsque une décharge de fusils de la part des suisses fit enfluir la canaille sur ce point. La foule commença à s'apercevoir qu'une vive résistance lui serait opposée. Les tambours battirent la générale, le fusillade fut dirigée contre les fenêtres. Les suisses au nombre de 100, y répondirent vivement et défendirent pied à pied tous les postes avancés qui furent pris successivement par le peuple, la garnison étant trop faible pour couvrir tous les points d'attaque. Le beffroi de Ste. Carlina tomba au pouvoir des assiégés; derrière les statues équestres de Castor et Pollux, un groupe de tirailleurs tiraient sur le palais, et vers 4 heures, Mgr. Palma, secrétaire privé du pape, fut tué. Une balle pénétra même dans l'appartement occupé par Sa Sainteté.

Parmi les révoltés il y a eu seulement 12 blessés dont deux dangereusement. Comme si 6000 hommes de toute arme ne suffisaient pas pour réduire une garnison de 100 hommes, les rebelles, avaient bravement amené sur la scène deux canons de six qu'ils pointèrent contre la porte principale du palais. Alors une trêve fut proclamée et une autre députation fut reçue en audience par Sa Sainteté. Les députés étaient porteurs de l'*ultimatum* du peuple souverain; cet ultimatum n'était autre chose que les cinq demandes dont nous avons parlé plus haut. Ils donnèrent au Souverain Pontife une heure pour se décider, à l'expiration de laquelle, dirent-ils, ils forceraient le palais et enégorgeraient tous les habitants, le pape excepté! Pie IX, n'hésita pas plus longtemps; il envoya chercher Galletti avec lequel il demeura enfermé pendant une heure à la suite de laquelle le ministère suivant fut proclamé:—

Affaires Etrangères,
Intérieur et Police,
Finances,
Commerce et Travaux,
Guerre,
Instruction publique

Mamiani
Galletti,
Lunati,
Sterbini,
Cambello,